

La fête de la mi-carême

C'était jour de fête, à l'église, en ce 10 mars 2013, quatrième dimanche du carême. À mi-temps du carême, c'est la pause, jour de répit et d'espérance, dans la montée vers Pâques. Jour d'espoir, de joie devant la venue du Sauveur: «Laetare Jerusalem, exultet!» Le temps est à la réjouissance : l'attente ne sera pas veine ! Car même depuis l'allègement apporté par le renouveau liturgique des années soixante, le carême signifie encore pour de nombreux fidèles un temps de privations et de pénitences. Un temps de conversion, c'est-à-dire le temps de se tourner vers Dieu, vers la joie d'être sauvés.

Dans plusieurs églises, il est agréable de voir le célébrant revêtir de magnifiques ornements roses, lors de cette célébration dominicale. «Ce sont les plus beaux du diocèse, s'enorgueillissait le curé Roger Bouchard de Hawkesbury, il y a vingt ans. Ils sont exclusifs et, même si la liturgie ne les permet que deux fois par année, il est important de les avoir et qu'ils soient beaux. Cela fait partie de la dignité, du décorum et du respect dû au culte de Dieu », insistait-il.

Ce moment de réjouissances rappelle la grande fête de la mi-carême que célébraient tous les Anciens Canadiens, particulièrement au 19^e siècle. Les fêtes étaient alors surtout tributaires du calendrier liturgique (Noël, les Rois, le Mardi Gras, les Ramaux, Pâques, la Pentecôte, la Fête-Dieu). Plusieurs de ces fêtes se célébraient autour d'une bonne table. Les Anciens s'en faisaient une fierté et aimaient la bonne chair. Il en était ainsi de la fête de la mi-carême.

Autour d'un repas

Dans notre tout premier roman de mœurs (1853) intitulé *Charles Guérin*, de Pierre Chauveau, un chapitre complet est consacré à la fête de la mi-carême, qui se déroule autour d'«une longue table dressée avec un luxe de vaisselle qu'on ne trouve point chez les cultivateurs d'aucun autre pays [et] où tout était servi avec profusion; les énormes pâtés de poisson, les galettes appétissantes, les tartes de toute espèce, les ragoûts et les plats de fricassée gigantesques [...] D'énormes chaudrons remplis de mélasse et de sirop d'érable, bientôt rejoints par les crêpes [...] le petit coup de bon rhum de Jamaïque [et] deux belles carafes pleines de vin blanc[...] Il nous est facile de faire un rapprochement avec la Bible.

Nous avons tous remarqué comme les Saintes Écritures fourmillent de passages où il est question de nourriture. Et pas seulement à la Dernière Cène où Jésus prend le repas du Jeudi-Saint avec ses apôtres ou quand les disciples le reconnaîtront à sa façon de rompre le pain ou encore les deux fois du miracle de la multiplication des pains et des poissons. Non, non. Au tout début de l'Ancien Testament, dès la première scène humaine dans la Genèse, Adam et Ève goûtent du fruit défendu. Dès la première sortie de sa vie publique dans le Nouveau Testament, Jésus participe au banquet des noces de Cana. Et ce genre d'exemples pullulent.

Dans l'Évangile de saint Luc, dimanche dernier, il est aussi question de manger. Les scribes récriminent contre Jésus « qui fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux. » Quelle belle occasion pour le Christ Sauveur de tous les humains de présenter la parabole du père miséricordieux envers son fils prodigue et miséreux dans un pays de famine et qui « aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. » Alors il réfléchit : «Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici je meurs de faim ! » » On connaît bien la suite. Le généreux père accueille son fils à bras ouverts : « Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. » Arrêtons-nous là, avant d'avoir une indigestion, et demandons-nous la signification profonde de tous ces épisodes de nourriture.

Il ne m'appartient pas ici de faire une leçon. Je ne me prends pas pour un homéliste. Je me contenterai d'une simple invitation. Invitation à nous demander de quelle nourriture les Saintes Écritures veulent-elles réellement nous alimenter ? Nourrir notre corps est un besoin naturel, certes, mais il est écrit : « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain ». Notre quête du spirituel doit aussi se poursuivre, inlassablement. Le Christ a amorcé sa vie publique par un jeûne et une retraite de quarante jours dans le désert. Le temps du carême constitue aussi une forme de quarantaine où nous pouvons retourner en nous-mêmes pour nous convertir et croire à l'Évangile. Temps de réjouissance à la mi-carême. *Lætare!* C'est le jour du Seigneur et il s'en vient le jour du Sauveur où nous pourrions dire : «Resurrexit, sicut dixit». Il est ressuscité comme il l'avait dit, le Sauveur, le Rédempteur. L'espérance, quelle grande vertu théologique ! C'est bientôt ! Amen.

Bon appétit et ... Joyeuses Pâques! Info : saintdenis@sympatico.ca